Interjection, subjectivité, expressivité et discours rapporté à l'écrit : petits effets d'un petit discours

Interjection, subjectivity and reported speech in written discourse: small effects of small discourse

Laurence Rosier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/390>

DOI : 10.4000/praxematique.390

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 19-50

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Laurence Rosier, « Interjection, subjectivité, expressivité et discours rapporté à l'écrit : petits effets d'un petit discours », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 34 | 2000, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/390> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.390>

Laurence Rosier
Ci-dit (Circulation de discours)
lrosier@ULB.ac.be

Interjection, subjectivité, expressivité et discours rapporté à l'écrit : petits effets d'un petit discours

Préambule

Classe définie de façon peu rigoureuse, huitième voire neuvième roue d'un carrosse grammatical branlant, l'interjection, « objet très flou » (Swiatkowska 1997) cristallise une série de problèmes de nature syntaxique, sémantique et pragmatique. Ce sont particulièrement ces deux derniers aspects qui ont, depuis une vingtaine d'années, retenu l'attention des linguistes, après une période de dédain pour ces morphèmes dits *expressifs* ou *affectifs* (Tesnière). Déplaçant le problème du classement de langue vers l'effectuation en discours, l'interjection s'est retrouvée prise dans l'intérêt plus général pour l'oral et les particules discursives (en ce compris les interjections), pour l'analyse des fonctionnements complexes de la parole « spontanée »¹.

Lorsque nous parlons d'*interjection* comme d'une étiquette générale, nous nous appuyons sur un consensus (relatif) par lequel les

L. Rosier – Service de Linguistique française / CP175
Université Libre de Bruxelles
50, av. Franklin Roosevelt
1050 Bruxelles

- 1 La qualité et la grande diversité de ces recherches ne doit cependant pas occulter un problème fondamental qui subsiste : celui du listage « exhaustif » des morphèmes à regrouper sous une étiquette, et, au-delà, celui des critères définitoires (sur quelles bases syntaxiques, sémantiques, pragmatiques) et des mécanismes permettant de dire : ce morphème est une interjection.

lecteurs sont capables d'identifier de quels mots on parle. Nous prenons appui sur les listes données par les grammaires et les dictionnaires, tout en étant consciente de leur contradiction : ces listes s'accordent implicitement sur une apparente catégorie en *langue* alors que l'interjection paraît ancrée énonciativement du côté du discours et que les tentatives de listage des morphèmes révèlent précisément leur diversité morphologique. Nous privilégions une attitude fonctionnelle qui *permettrait à tout mot de devenir interjectif*, d'en faire en conséquent une modalité particulière (cf. Vassileva 1994), qui ne devrait pas se confondre avec l'exclamative².

Cette position, devenue plus courante aujourd'hui, se trouvait déjà chez Volochinov (1929). Dans un cadre théorique dominé par la nature sociale de l'interaction verbale, la question de la production du sens est centrale et illustrée notamment par le rôle fondamental dévolu à l'intonation expressive. Précisément, il invoque les interjections et leur usage tendant à transformer en interjection n'importe quel lexème :

Lorsqu'on exprime ses sentiments, on donne souvent à un mot qui est venu à l'esprit par hasard une intonation expressive et profonde. Or, souvent, il s'agit d'une interjection ou d'une locution vides de sens. Tout le monde ou presque a ses interjections et locutions favorites ; il arrive qu'on utilise de façon courante un mot très chargé sémantiquement pour résoudre de façon purement intonative des situations ou des crises de la vie quotidienne, qu'elles soient mineures ou graves. On trouve, servant de soupapes de sécurité intonatives, des expressions telles que « C'est ça, c'est ça », « Oui, oui », « Voilà, voilà », « Eh bien, eh bien », etc. (1977 : 149).

Nous allons examiner, à partir de différents types discursifs écrits, des co / contextes d'apparition favorables pour les interjections et les modalités qui y sont exploitées. Nous sommes partie de la doxa en matière de définition de l'interjection, qui insiste sur l'expressivité et la spontanéité du sujet parlant, en l'assimilant généralement à l'exclamation. Nous avons choisi de cerner des séquences où se posait la ques-

2 Tout en maintenant une attitude réservée due aux mots qui ne sont jamais utilisés que comme interjections, du type *oh/ho* et *ah/ha*.

tion de l'inscription de la personne énonciative dans son dire ou dans le dire de l'autre (problématique du discours rapporté), afin de voir quel rôle jouait l'interjection dans l'expression marquée de la subjectivité énonciative. Nous suivons notamment les propositions stimulantes exposées dans le volume de *Faits de Langues* publié en 1995, consacré à l'exclamation.

La doxa de l'interjection

Une analyse du discours de l'interjection implique à la fois une étude du « discours » que représente l'interjection (si on accepte l'idée que l'interjection est une énonciation en soi mais pas pour soi) et une prise en compte des discours tenus sur ce morphème ainsi que des contraintes / répercussions supposées que ce discours a sur l'usage. Dans le cas qui nous retient ici, les notions de *sujet*, de *parole spontanée*, d'*expressivité* sont centrales. En effet, saisi dans une perspective diachronique, le discours linguistique ou grammatical sur l'interjection laisse toujours entendre :

- son attachement profond aux origines des premières verbalisations (cf. « la première voix articulée chez l'homme », abbé Régnier ; « de la liaison des passions avec des organes naissent les voix ou les cris », Diderot (Rosier 1995) ; comme le rappelait Fischer, à propos de l'interjection : « il y a le problème de l'origine du langage. À partir du moment où on ne croit plus que le verbe, que les mots, que les langues sont apparues tout entières créées par Dieu, aux dix-septième et dix-huitième siècles, on s'est interrogé sur ce qui était premier du cri ou la parole » (1995 : 242) ;
- l'expressivité de cette verbalisation (Estienne cité par Livet : « pour démontrer l'affection de celui qui parle » p. 457 ; Meigret, *idem* : « l'interjection est une voix d'une passion excessive » p. 102 ; Damourette et Pichon « l'extériorisation locutoire des états d'âme » § 54 ; *Dictionnaire de Linguistique*, Larousse : « exprimant une réaction affective vive » ; « le mot phrase que nous appelons subjectif et qui rejoint ce qu'on désigne habituellement par interjection [est] l'expression comme irrésistible d'une sensation ou d'un sentiment » (Grevisse, *Le Bon usage*, XIII éd., p. 1567).

L'examen des titres et sous-titres du numéro déjà cité de *Faits de Langues* consacré à « L'exclamation » (et qui traite donc aussi de l'interjection) montre également la prégnance de ces problématiques : *l'origine naturelle : le cri ou l'appel, ontogénèse des exclamations, réhabiliter les émotions ?* etc.

Naturel et expressivité sont les deux sèmes communs de nombreuses définitions de l'interjection et les travaux actuels sur cette question ne manquent d'y faire également référence. L'interjection apparaît aussi liée à la mise en voix des affects du sujet (mention du terme *voix* chez Régnier et chez Diderot), perçue comme une verbalisation « spontanée ». Celle-ci se trouve sous une forme ponctuée à l'écrit, où l'interjection devient essentiellement exclamative³. Il ressort pourtant des travaux menés sur la question que cette spontanéité n'est qu'un effet de discours, tout comme est fictive l'expression de la subjectivité sans contrainte qu'elle suppose. Dire *hélas* correspond à un recours à l'institué de la langue plutôt qu'à une improvisation expressive. L'interjection fonctionne de façon codée, conventionnelle, rituelle dirait les ethnologues, pour signifier « vite fait bien fait » des affects eux-mêmes typés⁴. Les approches cognitives (par exemple Caron-Pargue et Caron 1995), si elles mettent en avant l'importance des interjections dans le langage spontané, entendent montrer comment leur agencement sont la trace d'opérations énonciatives complexes, au-delà de la simple expressivité. Enfin, la dimension purement exclamative des interjections a également été battue en brèche. À l'écrit, elle peut présenter des modulations plus subtiles : on peut surmodaliser l'exclamation par la multiplication des points (*ah !!!*), superposer l'interrogatif et l'exclamatif (*ah ? !*), voire la combiner à l'iconique dans la bande dessinée où l'image lui confère du sens (Bres 1995). À l'oral, Barbéris (1995) remarque que l'interjection n'est pas toujours exclamative mais qu'elle peut avoir un rôle régulateur dans la conversation, jusqu'à perdre le rôle expressif qui lui est attaché (voir aussi

3 Ce que montrent les exemples donnés par les grammaires, qui les accompagnent inévitablement du marqueur graphique exclamatif.

4 En effet, les émotions (au sens commun du mot) exprimées par les interjections sont facilement identifiables : étonnement, colère, peur, douleur, déploration, joie....

Vincent 1993 pour des conclusions similaires). Puisqu'on a démontré l'illusion de cette dimension subjective et spontanéiste, pourquoi lui faire encore crédit ? Les propositions théoriques de Guillaume, dans le cadre de la lecture énonciative qu'en fait Joly (1979) permettent d'articuler cette doxa à une démarche scientifique. En définissant l'acte d'énonciation pris dans son entier comme *expression + expressivité = I*, « où les deux composantes sont des variables pouvant aller d'un minimum à un maximum (par exemple l'interjection représente un maximum d'expressivité au détriment de l'expression) » (Joly, *op. cit.*, p. 113), nous intégrons les interjections dans le cadre général de l'étude des modalités expressives et nous tentons de montrer comment la syntaxe d'expression s'allie à une syntaxe dite moins instituée, celle d'expressivité (pour reprendre encore une dichotomie guillaumienne). Dans cette perspective, une approche co / contextuelle des interjections montre que c'est précisément quand il y a un lien avec l'oral (dans le cadre de la parole rapportée) ou avec la subjectivité / expressivité du locuteur qu'elles apparaissent. De plus, à l'écrit, les interjections continuent d'être essentiellement exclamatives. Quels sens alors leur donner, dans une perspective critique ?

S'il y a mise en scène des émotions du locuteur, on doit supposer qu'elle est adressée à autrui et qu'elle se situe dans une situation d'interlocution (conversation ou dialogues rapportés à l'écrit mais également soliloques⁵), donc dans une situation soit dialogale soit dialogique (Kerbrat-Orecchioni, 1990). Comme l'avait déjà noté Volochinov, il y a une dimension interlocutive de l'interjection, qu'il y ait de l'autre « en chair et en os » ou que l'on se situe plus généralement dans une conception où tout discours se trouve être une réalisation interactive (1977: 13). L'interjection est donc un petit discours qui permet au locuteur de poser de « l'autre » (fût-il lui-même dédoublé comme surmoi, comme sujet social ou comme conscience) dans le discours. Ce faisant, l'interjection acquiert notamment une fonction

5 « Goffman affirme qu'il y aurait moins d'interjections lorsqu'on se trouve seul que lorsqu'on est en face de quelqu'un, puisque l'interjection exclamative serait une façon de gérer l'interaction vis-à-vis de l'autre. Dans mon corpus en situation familiale, il y a largement autant d'interjections en situation de monologue qu'en situation de dialogue » (Bres 1995 : 242).

argumentative, comme on le verra dans l'analyse du corpus de presse. Voyons donc maintenant certains lieux d'expression privilégiés afin de saisir le lien institué avec le contexte de production.

L'interjection et le rapport entre l'oral et l'écrit

Nous avons choisi de traiter l'interjection dans le cadre de la représentation de l'oral dans l'écrit afin d'ébaucher une typologie des us et coutumes discursifs de l'interjection. Pour ce faire, nous avons centré une partie de notre travail autour de séquence discursives dans lesquelles on repère aisément des interjections : il s'agit des formes de discours rapporté utilisées pour « reproduire » des paroles réelles ou fictives. On peut naturellement avancer que l'interjection participe activement de cet effet de réel en mimant la spontanéité du locuteur qui s'exprime, par exemple, dans le discours direct⁶. Puisque la vieille question de la mimésis revient, nous avons voulu appréhender trois « types » de discours (littérature, presse, courriers électroniques) où la question de la mimétique de l'oral se trouve à chaque fois déplacée. Il est clair que l'écrit n'est pas une simple représentation de l'oral mais qu'il offre une certaine mise en scène de la parole. Les combinaisons sont nombreuses (énoncé écrit de style parlé, énoncé oral de style écrit, énoncé oral retranscrit à l'écrit, énoncé écrit reproduit à l'écrit, etc.) et nuancent la dichotomie rigide oral / écrit. Prenons par exemple le statut de l'oral dans les livres pour les très jeunes enfants : les interjections semblent y fonctionner comme le décrivait Volochinov, par « la seule intonation expressive, sans l'aide de la signification des mots, et sans charnière expressive » (1977 : 149), c'est-à-dire de façon pleinement intonative, voire imitative. Les soliloques de *Mimi Cracra* comportent, par exemple beaucoup d'interjections et d'onomatopées :

Eh ! il est à personne ce château... Bon alors, il est à moi !... Oh ! une forêt qui arrive... Clic clic les petits pétards... Eh ben la mer t'es pas gênée !... (Agnès Rosenthal, Mimi Cracra à la mer)

⁶ Dans un article de 1978 consacré à l'incise, de Cornulier désigne par « citations mimées » les DD avec incisives où apparaissent des interjections.

De même les dialogues de la famille Choupignon (revue *Pomme d'Api*) débutent invariablement par des interjections exclamatives :

Dis, Maman, est-ce que Louison peut rester, s'il te plaît ?
Oh oui, dites oui S'IL VOUS PLAÎT !
Bon, eh bien c'est d'accord
Youpi ! C'est trop super !
Oh oui, et on pourrait pique-niquer ! (Pomme d'Api, juin 2000, pp. 2-3)

Les morphèmes sont insérés dans une structure exclamative marquée à l'écrit par le point correspondant. Il y a là une mise en scène théâtrale de l'énonciation où l'interjection (et son pendant onomatopéique) représente une certaine affectation — dans le sens où l'entend Barbéris (*op. cit.* ; déjà Ducrot sur l'arbitrarité de l'interjection 1972) —, c'est-à-dire qu'elle représente « l'envers du naturel » des définitions données plus haut, comme la mise en scène intonative de son expression et de la relation à l'autre. Mais il faut prendre en ligne de compte le fait que ces histoires sont racontées à voix haute puisque le public à qui elles sont destinées ne sait pas lire. Plus exactement, plutôt que racontées, elles sont interprétées par un locuteur A pour un auditeur B avec une surintonation sur les interjections qui condensent les ancrages énonciatifs des différents personnages et les amorces des nouvelles séquences diégétiques.

De plus, cette opposition oral / écrit apparaît trop pauvre pour appréhender les nouveaux modes de profilage du discours dans les sources électroniques que nous allons également examiner. Nous allons donc tenter, partant du rapport oral / écrit, de lancer des pistes pour expliquer la présence ou l'absence de ces morphèmes dans tel ou tel *type* de discours. La question de la typologie des discours intéresse depuis longtemps les analystes du discours. Cette question n'est pas simple et nous ne prétendons pas en donner ici un tour d'horizon exhaustif. Nous tentons d'appréhender des modes d'énonciation particuliers liés aux conditions de production des discours où ces modes apparaissent. Ainsi et de façon fort schématique, nous traiterons successivement 1) d'œuvres littéraires, 2) de textes relevant du discours médiatique et 3) d'une partie de ce « nouveau paysage scriptural » (Anis 1998 : 8) constitué par les écrits informatisés, dits aussi écrits

d'écran. Nous envisagerons la présence (ou l'absence) des interjections dans des textes selon l'angle de la restitution-figuration de l'oral dans l'écrit, où toute monstration de l'oral est nécessairement du pseudo-oral.

Cette question des types discursifs est posée dès lors qu'on tente de voir quels sont les critères favorables d'apparition de l'interjection et quels sont les lieux où ces morphèmes apparaissent. Les grammairiens autodidactes Damourette et Pichon s'interrogeaient déjà à leur manière sur les conditions d'apparition favorables aux interjections (rebaptisées *factif nominal* dont le seul but est de causer un *émouvement* § 732) et y répondaient selon des stéréotypes langagiers connus : sensibilité, pittoresque, vivacité de ces expressions typiques du « caractère français » (§ 732). En ce qui concerne la fréquence d'emplois, ils considèrent ces morphèmes comme pleinement représentés dans la langue, écrite et orale, qu'ils observent et décrivent, après avoir cité des exemples tirés d'œuvres littéraires :

Il suffit de lire quelques pages d'un ouvrage littéraire (théâtre surtout), d'écouter quelques instants une conversation pour se rendre compte que le factif nominal joue un rôle très important dans le parler de tous les Français (§ 732).

On voit que les domaines conjointement cités (théâtre d'une part, conversations usuelles d'autre part) présentent des liens évidents avec l'oral, l'un direct, la conversation l'autre indirect, avec le théâtre comme oral formalisé à l'écrit. La mention du théâtre, texte écrit fait pour être dit (un oral, comme le disait Vodoz, « où réception et production sont dans une relation de non-coïncidence » 1986 : 102), permet de rejoindre l'idée devenue courante que l'interjection est un moyen de *représenter* son affectivité. Mais joue-t-on toujours de la même manière le même rôle quelle que soit la situation d'énonciation ? Puisqu'on se trouve dans le cadre d'un langage de l'émotion représenté ici par l'interjection, comment est peint le *naturel* « à l'intérieur de dispositifs textuels qui ont leur économie propre » (Maingueneau 1986 : 92) ?

À partir d'un problème linguistique précis, nous pensons rejoindre un certain nombre de questions que se pose actuellement l'analyse du discours : par quel moyen et comment un médium contraint-il un discours ? De quel genre relève tel discours ? Comment un discours est-il mis en scène ? On verra que nous essayons à la fois de cerner les différentes situations dans lesquelles on rencontre des interjections différentes mais aussi d'étudier, pour une interjection donnée, les différents contextes dans lesquels elle peut apparaître (selon la proposition de Deléchelle dans *Faits de langue* 1995 : 241).

Ecrits et affectations : littérature, presse et courrier électronique

A. Le corpus littéraire

Plongeons d'abord dans le discours littéraire. La consultation du cédérom *Discotext* menée conjointement à un dépouillement sauvage au fil de nos lectures fournit un très grand nombre d'exemples où figurent les interjections. Celles-ci représentent un marqueur d'énonciation de la subjectivité émotive du locuteur lorsque celui-ci prend un tour de parole. Elles apparaissent donc naturellement dans des discours directs :

— *Ah !* vous voilà, mes deux pervenches ! dit adoucie la voix de sa femme (Colette, *La fleur de l'âge*, p. 931) ;

Flore avait eu un léger cri de surprise.

— Tiens ! le vieux ! (Zola, *La bête humaine*, p. 50) ;

— Non, je ne vous laisserai pas, parce que, quoi que vous puissiez dire, je me reprocherais votre mort toute ma vie ! *Oh*, Étienne, je vous en supplie, ne me chargez pas d'un tel poids, n'empoisonnez pas définitivement ma vie à moi ! Vivez ! (Juliette Benzoni, *Les loups de Lauzargues*, p. 155-156).

Plus précisément, nous avons trouvé une structure récurrente, illustrée dans des discours directs (cf. Rosier 2000) : l'interjection ouvre le DD, est voisine d'un terme d'adresse et précède l'incise si celle-ci y figure. Voyons les exemples qui suivent, du moyen français à nos jours :

1. Lors quand il ot dit son Euvangille, il dit ainsi à son compère :
« *Ha*, compere Gerard ! Jamais ne trouvas plus deputaire Euvangille ! »
Et le dit si hault que chascun l'oyt...(*Cent nouvelles nouvelles*, p. 63) ;
2. La fillette reprit : « *Hé bien*, maman ! L'avois-je pas bien dit ?
Mon dieu ! Partons (La Fontaine, « L'ermite », dans *Contes et nouvelles*, p. 112) ;
3. La duchesse de La Ferté, de la seconde fille de qui on a vu plus
haut l'étranger mariage, entra dans ce cabinet, où considérant atten-
tivement ce pauvre prince qui palpitait encore : « *Pardi !* s'écria-t-elle
dans la profondeur de ses réflexions, voilà une fille bien mariée !
(Saint-Simon, *Mémoires* I, p. 66) ;
4. À ce discours, je fus prise d'une douleur si vive, je me fis tant de
pitié à moi-même de me voir exposée à l'insolence d'un pareil détail,
que je m'écriai en fondant en larmes : « *Eh !* mon Dieu, à quoi suis-je
réduite ? » (Marivaux, *La vie de Marianne*, pp. 166-167) ;
5. Il réfléchissait.
— *Ah !* s'écria-t-il. Et votre place ! Pradonet nous a interrompus. Ça
vous intéresse ? (Queneau, *Pierrot mon ami*, p. 130) ;
6. *Ah, ah*, dit la grosse Simone en me voyant entrer, un journaliste !
Tous aussi putain les uns que les autres (ADG, *Le grand môme*, p. 8) ;
7. La voix de Stevo descendit du premier, éraillée, joviale ;
Eh, journaloux, qui c'est qu'a gagné ? (ADG, *Le grand môme*, p. 11).

Dans ces exemples représentatifs de la diversité limitée des emplois, l'interjection apparaît dans des discours directs, presque toujours à l'incipit. Qui plus est, ce DD est explicitement adressé à un interlocuteur par la mention des termes d'adresse : *compère Gérard* 1, *maman* 2, *mon dieu* 4, *journaleux* 7). Cette interpellation se fait via une codification qui pose la situation du discours : l'exemple 1 superpose les indications du discours citant (il dit à son compère) à l'interpellation du discours cité (*Ha compère Gérard*), les exemples 2 et 7 montrent une amorce du discours cité par la combinaison [interjection + terme d'adresse] qui permet de voir à qui on s'adresse ; l'exemple 6 insère le discours citant (l'incise) entre l'interjection et le terme d'adresse. On remarque également que les exemples 3 et 5 présentent en incise le verbe *s'écrier*, nouant sémantiquement le lien entre l'interjection et le cri ; que le DD de l'exemple 4 est précédé d'une description de l'émotion qui submerge l'héroïne ; que les exemples dans leur majorité

offrent une combinaison d'exclamations, d'interrogations et de sur-modalisations (réduplication de l'interjection en 6, adjonction d'une locution interjective *mon dieu* dans les exemples 2 et 4).

Cependant, la structure interjection + terme d'adresse se trouve également dans des séquences qui ne sont pas des discours directs :

8. Mais le soir, quand nous allons sur la terrasse voir cette lune, cette lune si belle que nous pourrions regarder ensemble ! Oh ! que de choses les hommes ont mises entre moi et le bonheur que je voudrais ! Ils ont mis l'impossible. Ah ! Madame, en ce moment, je suis bien triste ! (J. J. Ampère., *Correspondance* 1816-1827, p. 213) ;

9. La rue Saint-Anne ! Oh ! là ! là ! C'est un gros morceau, ça ! Laissez-moi souffler un peu (Cavanna, *Les ritals*, p. 257).

L'exemple 8 est extrait d'une correspondance où le narrateur se lamente auprès de l'objet de son amour. Néanmoins l'emploi de l'interjection paraît obéir aux mêmes règles : alors que la première interjection (oh) regarde le narrateur lui-même et sa déploration, la séquence « Ah ! Madame » ouvre un dialogue différé (que l'emploi du complément « en ce moment » renforce ; *là au moment où je vous écris* est réactualisé au moment de la lecture supposée : *en ce moment où vous me lisez*). L'exemple 9 nous montre également un narrateur qui se met en frais pour son lecteur constamment interpellé, comme le montre la forme verbale impérative. L'interjection est une réponse à la demande supposée par l'exclamation pseudo-interrogative qui précède : *quoi vous me demandez maintenant de parler de la rue Saint-Anne ? !* Ces exemples 8 et 9 sont des récits (épistolaires ou romanesques) qui sont écrits à la première personne et où naturellement la personne locutive, support expressif de l'énonciation de la subjectivité, peut émailler son texte d'interjections, à la fois expressives et interlocutives. L'interjection apparaît donc initialisante, qu'elle ouvre, sur le mode de l'expressivité exhibée, une relation interlocutive dans le discours direct ou qu'elle marque une « simulation monologique de relation interlocutive » comme dans nos exemples 8 et 9 (Beaumat 1995 : 243).

Le discours indirect libre (DIL) qui permet d'intégrer des éléments expressifs divers (Maingueneau 1981) accepte *de facto* la présence d'interjections. À l'instar des interrogatives ou des exclamatives,

celles-ci jouent alors le rôle de discordanciels énonciatifs (Rosier 1998), de signaux internes (Vuillaume 2000), permettant d'identifier le locuteur responsable de l'énonciation mise en scène, dans une narration codifiée où domine l'idée d'un narrateur impersonnel (Vuillaume, *op. cit.*). Dans ce cas, les interjections apparaissent comme relevant évidemment de la mise en scène de la subjectivité des personnages, comme des indicateurs d'une « présomption d'énonciation » (Jaubert, 2000). On les retrouve en position initialisante :

Nana, intéressée, voulut absolument avoir des détails sur mademoiselle de Fougeray. *Oh !* la pauvre petite, s'enterrer comme ça vivante ! Enfin, quand la vocation avait parlé (Zola, *Nana*, p. 117) ;

Elle racontait à sa chérie l'histoire de la reine Pomarée. *Oh !* Une fille superbe autrefois, qui occupait tout Paris de sa beauté (Zola, *Nana*, p. 121) ;

Mme Simonidzé connaissait tout ça. Les milieux anarchistes n'étaient pas comme sa fille les voyait : il y avait là dedans beaucoup, beaucoup de police. *Allons, bon*, est-ce que sa mère allait parler comme Victor ? (Aragon, *Les cloches de Bâle*, p. 338).

Dans ces cas, il s'agit de dialogues rapportés en DIL, où un verbe en amont insiste sur la nécessaire verbalisation du dire (avoir des détails = demander ; raconter ; conversation entre Mme Simonidzé et sa fille). Le DIL est également utilisé pour rendre compte des pensées des personnages et les interjections sont toujours présentes (premier exemple). C'est d'ailleurs le cas pour les pensées rapportées en DD :

Devant le coucou qui marquait trois heures vingt, Roubaud eut un geste désespéré. À quoi *diable* Séverine pouvait-elle s'attarder ainsi ? (Zola, *Nana*, p. 7) ;

« *Ah !* qu'il doit être loin déjà ! » pensa-t-elle (Flaubert, *Madame Bovary*, p. 401).

Le discours direct libre, maintenant reconnu comme quatrième forme de discours rapporté (Rosier 1998), connaît lui aussi des interjections jouant tantôt le rôle de déclencheur de l'énonciation directe

(premier exemple où le personnage s'adresse à elle-même) ou de l'ouverture d'un espace énonciatif autre :

Elle était là, portant sur tout ses yeux noisette, au comble de la perplexité. On ne peut que laisser et que prendre, surtout dans l'ignorance de ce qu'on va devenir, de si l'on va revenir, si l'on sera séparé, *oh, mon dieu !* Sylvestre, Sylvestre, pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? (Aragon, *La semaine sainte*, p. 177) ;

L'empoisonnement, c'est que tout le monde a l'impression, comme ça, qu'il veut aller en Angleterre. « Et pourquoi il n'irait pas ? » demanda Nancy. *Ah*, mais il n'y va pas ! Il n'y va pas (Aragon, *La semaine sainte*, p. 190) ;

Elle s'était levée, *oh* descends, c'est qu'il me fait mal avec ses pattes, il me griffe, ses ongles sont durs, ça aussi c'est la vieillesse (Danièle Sallenave, *Un printemps froid*, p. 15).

Qu'en est-il du discours indirect (DI) ? La grammaire normative veut que soient bannies du DI toutes modalités. Même les linguistes du discours et les grammairiens du texte partagent ce diktat. Comme le rappelait Maingeneau :

Il est impossible de mettre au DI nombre d'éléments qui figurent au DD : onomatopées, interjections, vocatifs, exclamatifs, énoncés inachevés, en langue étrangère (1986 : 86).

De même Sarfati :

Les modifications qui affectent le DR de manière indirecte touchent surtout le régime linguistique des indices d'énonciation [...] Cette stratégie de « rapport » du discours entraîne certaines conséquences sur l'expressivité de l'énoncé de départ. L'essentiel de son caractère pragmatique (exclamations, etc.) s'estompe ou disparaît avec ce procédé (1997 : 61-63).

Ainsi on accepterait : *Il dit « ah ! »* mais pas ? *Il dit que ah !* Des études comparées aboutissent à des conclusions similaires pour d'autres langues, comme le montrent In-Bong Chang et Prost (1995), à partir de l'étude de l'exclamatif et du discours rapporté en coréen. L'émotion

semble donc, par définition, ne pas pouvoir être rapportée indirectement. Si l'interjection figure dans le discours cité, elle est supportée énonciativement par le locuteur rapportant, comme dans l'exemple qui suit :

On disait même, à l'État-Major, que le général ah ! ah ! Le général se fâchait quand ça lui revenait aux oreilles (Aragon, *Les cloches de Bâle*, p. 65).

Lorsque l'interjection apparaît dans le discours indirect, le risque encouru pour le locuteur du discours rapportant est de devoir endosser la responsabilité énonciative de ce morphème puisque le repérage se fait selon son espace énonciatif de locuteur rapportant et non par rapport à celui du discours cité :

Tous les mots expressifs qui peuvent apparaître dans une proposition enchâssée du DI sont [...] interprétés comme exprimant l'état d'esprit du locuteur qui cite et non celui du locuteur cité (Banfield, 1973 : 206 cité par Rosier 1998).

Dire *que* + interjection, c'est la rencontre improbable de la maîtrise du discours avec la « spontanéité » du « sujet ». Cependant, le développement des formes mixtes (discours direct avec *que*, discours indirect avec marques typographiques, discours indirect sans *que*) ouvre la possibilité de rencontrer la structure complétive en *dire que* suivie de morphèmes réputés prohibés (non seulement interjections mais aussi injures, expressions exclamatives et phrases nominales) :

(le cocher) traversa la foule qui s'ouvrit alors... pour livrer passage à Mme Dutour, qui voulait courir après lui (le cocher), que j'en empêchai, et qui me disait que, *jour de Dieu*, j'étais une petite sotte (Marivaux, *La vie de Marianne*, p. 103) ;

Les hommes du achélème pensaient que *sacré Eugène* (Vautrin, *Billy Ze Kick*, p. 70) ;

Diane soupirait que *merci !* elle n'y tenait pas à ce que Georges soit dans le gouvernement (Aragon, *Les cloches de Bâle*, p. 66) ;

Georges donc la taquinait très fort, disant qu'il ne savait choisir d'elle ou de sa sœur, que *ah ! ah !* Diane n'était pas mal mais Christiane a plus de chien (*idem*, p. 24).

L'interjection (et les morphèmes attendant) apparaît en quelque sorte comme le dernier garant de l'opposition direct / indirect. Mais la mixité de formes, où les critères distinctifs des deux discours se trouvent déplacés (la structure complétive de l'indirect pouvant introduire un discours direct, les guillemets pouvant encadrer un discours indirect) permet d'intégrer les interjections qui sont à attribuer au locuteur du discours cité et non à celui du discours citant. Dans nos exemples, on assiste à un glissement vers le DD : le dernier exemple d'Aragon montre le passage subreptice de l'indirect vers le direct pressenti par l'interjection et poursuivi lors de l'apparition du temps présent.

Comme le faisait remarquer Beaumatin (1995 : 243), il semblerait que certaines interjections soient plus volontiers initialisantes que clôturantes. Dans notre corpus, si nous avons rencontré des interjections au sein des discours direct et indirect libres ou non, nous n'avons pas identifié de cas où l'interjection ponctuait la finale du discours écrit, du type (cité par Beaumatin) : *Merde, tu ne vas pas passer ta journée à faire ça !* versus *tu ne vas pas passer ta journée à faire ça, merde !* Il faudrait évidemment élargir considérablement le corpus pour arriver à des conclusions plus définitives. Mais nous pensons pouvoir avancer que l'interjection sert à l'écrit à ouvrir un espace énonciatif propice à l'expression interlocutive d'un locuteur. Puisque le DD « fait fonction d'espace scénique pour la représentation la plus réaliste de la parole de l'autre » (Sarfati, *op. cit.*, p. 60), et que l'interjection apparaît précisément dans les cas de discours rapporté où il s'agit de rendre plausible un événement de parole et de faire croire qu'il a un caractère authentique (d'où la possibilité d'avoir également des interjections après la structure complétive *dire que*), on voit que ces emplois confortent les interjections comme des marqueurs supposés de la subjectivité discursive mais illustrent aussi leur dimension dialogale ou dialogique.

Qu'il s'agisse d'un narrateur se mettant en scène ou de dialogues en discours direct, l'idée d'un lien avec l'oralité et la spontanéité de

l'interaction est présente sous une forme discursive un peu canonique, à tout le moins fortement récurrente. La mise en scène de sa propre énonciation est, souvent, le rôle dévolu à l'interjection (cf. l'étude de Maingueneau *op. cit.*). De façon naturelle, elle intervient aussi dans le cadre des discours rapportés, qu'il s'agisse de son énonciation propre jouée comme une autre ou de la mise en scène d'une interaction ou encore d'un rôle de repérage pour le lecteur des formes de discours libres.

Un dernier exemple illustrera *a contrario* cette image du DD produisant un effet d'authenticité et tentant de garder le caractère oral spontané de la parole rapportée. Ce sont les critiques à l'égard des notions de personnages et de leurs discours notamment par les nouveaux romanciers. S'évadant des contraintes habituelles des modes de signalement du discours d'autrui, ces écrivains vont précisément toucher au caractère « expressif » et « subjectif » du DD. Robert Pinget par exemple va produire des discours atones, d'où seront absentes toutes marques de ponctuation, en particulier les points d'interrogation et d'exclamation et l'interjection y apparaît donc sans son expressivité classique :

Qu'est devenu l'ancien restaurateur Pommeau
Ma foi pas grand chose il est parti à Douves (*L'Inquisitoire*, p. 351).

Claude Simon joue également avec l'atonie des propos rapportés

Et elle *Oh* vous savez moi les uniformes je n'y connais rien
 Et moi *Bon Dieu* (*La Route des Flandres*, p. 208)

mais les mêle à des usages classiques

et Georges : « *Oh bon Dieu !...* » (*idem*, p. 197).

Enfin, Nathalie Sarraute, dans son désir de dénoncer les lieux communs du discours, produit des discours rapportés comme autant d'énonciations génériques susceptibles d'être dites par tous et qui ne sont plus signalées comme appartenant à autrui. L'interjection joue le rôle d'une sorte de modalité de circonstance, de cliché de discours.

Oh ça donne le vertige... oh là, ça me fait peur, hou, quelle horreur
(*Le planétarium*, p. 240) ;

Oh comme je suis heureuse... tu ne sais pas le plaisir que tu me fais
(*idem*, p. 256, répété p. 272) ;

Oh, c'est trop beau... vous êtes fou (*ibidem*, p. 289).

B. Le corpus de presse

Les discours rapportés dans la presse écrite n'ont pas le caractère fictif qu'ils ont dans le corpus littéraire précédemment envisagé. Ce qui ne veut évidemment pas dire que les journalistes rapportent telle quelle la réalité des discours prononcés mais ils se doivent de respecter un certain taux d'informativité et d'exhaustivité dans leur pratique. Le passage à l'écrit, réputé simple transcription, est, on le sait, déjà une interprétation, gommant certaines modalités du dit et du dire pour en élire d'autres. Ce qu'il y a de particulier, c'est que toute personne dont on « reproduit » les dires sur une scène différée (montage, décontextualisation des interviews à la télévision, etc.) peut en quelque sorte juger de l'adéquation de son dire avec la rédaction qui en est faite ou, si l'on veut, la transcription qui en est tirée.

Si nous envisageons le « discours journalistique », nous devons également affiner le corpus à la fois selon les types d'écrits regroupés sous ce terme (journaux, hebdomadaires, revues féminines, etc.), et selon les rubriques. Le discours journalistique n'est pas homogène du point de vue de ses usages linguistiques : il suffit d'opposer les éditoriaux ou les chroniques à des articles d'analyse politique pour constater qu'il y a des usages différenciés entre le discours « objectif », c'est-à-dire celui qui tend à un degré zéro de l'implication énonciative, comme un discours au-dessus de la mêlée, et le discours « subjectif » au sens où cette subjectivité peut, en toute légitimité, se montrer, s'exhiber, parader, justement au moyen de structures linguistiques *ad hoc* au rang desquelles figurent souvent l'interjection.

Comment interpréter l'emploi des interjections dans certains endroits stratégiques de la presse ? Titrer « chic ! » en couverture d'un magazine féminin, c'est préparer une énonciation à répéter, sur le mode non seulement de l'interpellation mais sur celui d'une identification :

Chic ! On va vivre ensemble (ELLE 21 février 2000, couverture).

De même le :

« *Hip, hip, hip hourra !* Karine Jouvian-Rawyler, journaliste à la rédaction beauté a décroché le deuxième prix Lettres 2000 du prestigieux Jasmin » (*ELLE* 21 février 2000, p. 58)

crée une connivence qui est censée faire se réjouir le lectorat du magazine.

Dans les sous-titres de certaines rubriques, les interjections sont utilisées en vertu de la cristallisation sémantique qu'elles véhiculent. Ainsi dans la rubrique santé, on oppose le *ouf* des bonnes nouvelles au *aïe* des mauvaises. On observe donc une interaction construite qui pourrait s'écrire comme suit : « le discours du sentiment dit *chic, ouf, aïe* donc notre discours journalistique le dit aussi pour vous, lectrices et lecteurs, pour que nous le disions ensemble ». On trouve là une énonciation générique s'apparentant à un discours direct libre, comme une énonciation prête-à-dire, prête-à-manifester une émotion typée.

Dans les interviews, — et on retombe sur une forme d'interaction déjà évoquée —, les interjections ne sont pas retranscrites de façon systématique, elles font l'objet d'une sélection. Est-ce dû aux contraintes de place, au risque de lassitude du lecteur ? Cela semble être fait pour produire un effet de réel qui serait paradoxalement déforcé par une transcription exhaustive qui noierait l'effet de réel. Si on se fie à la fréquence des interjections bien plus importante dans les corpus *oraux* (notamment à des endroits moins stratégiques qu'à l'initiale de phrase ou en position rhématique), avec une valeur souvent simplement phatique, il est clair que d'autres interjections ont dû être produites et ne sont pas rapportées à l'*écrit* :

M. Manceau : Comment êtes-vous entrée dans le milieu artistique ?

Lio : *Oh* par hasard ! [...] (*Marie-Claire*, décembre 1999, p. 34) ;

ELLE : Que ça reste pour l'éternité ?

Agnès Jaoui : Pour l'éternité je ne sais pas, mais que ce ne soit pas :
hop, on vit et puis ça y est, le temps est écoulé (*ELLE* 28 février 2000, p. 70).

En dépouillant plus systématiquement le journal *Le Monde*, sur la base du cédérom juillet 97 / juin 99, par la recherche automatique du morphème *oh / ho*⁷, nous avons recensé 276 documents où figurait le morphème *oh* et nous en avons examiné 200 pour aboutir à l'ébauche de typologie suivante :

Tout d'abord passons rapidement sur les titres (de livres, de journaux, de films, de morceaux de musique) où figurent des interjections (44 occ.) : *Oh les beaux jours !* ; *Oh pardon tu dormais !* de la comédienne Jane Birkin ; *Oh ! What a lovely war !*, la revue à sensation *Oh la* ; les chansons *Oh Gaby* de Bashung, *Ho hé hein bon* de Nino Ferrer, etc. Il serait intéressant d'étudier de façon plus pointue le choix des interjections dans une structure courte comme le titre.

Plus fondamental pour notre propos, *Oh* est présent dans des séquences de discours rapportés (essentiellement directs) et de conversations (interviews) rapportées : 94 occurrences. Outre les discours directs, on trouve peu de discours indirects libres (4), sous la plume de Bernard-Henry Lévy (2) :

Le Mémorial, justement ? *Oh !* Le mémorial. On fait bien des histoires au sujet de ce mémorial ! Il n'a qu'une crainte, c'est que de jeunes sauvages viennent pisser dessus (*Le Monde*, 8/2/99).

Un autre dans le cadre du rapport de l'affaire Lewinski :

Il jura mais un peu tard... Quel effarant moment, quel étonnant mauvais roman ! Bill Clinton courait mercredi les déjeuners et les dîners en Floride, corde au cou, mine défaite, se frappant la poitrine avec toute l'affliction démonstrative d'un repentant dans son Alpe-

7 Cette dernière graphie restreint la quasi totalité des emplois aux mentions de *Ho chi Min* et à celles du footballeur asiatique *Ho* dans le cadre des festivités données en l'honneur de la coupe du monde de football organisée par la France en 1998. C'est dire que la morphologie connaît aussi ses échappées sémantiques alors que nous avons choisi une interjection « canonique », qui ne serait jamais qu'interjection ; en outre *Oh* désigne dans 9 cas aussi le nom de scène d'une actrice.

d'Huez. *Oh !* Comme je regrette, comme j'ai honte (*Le Monde*, 11/9/98, p. 36).

L'interjection en discours direct figure tant dans les articles à tendance fictionnelle (la mise en récits fictifs autour des événements de mai 68) que dans des articles mettant en scène des protagonistes de l'Histoire (notamment pour la guerre du Kosovo), des comptes rendus d'audience de procès ou encore des articles à visée ethnologique mettant en scène des citoyens ordinaires :

« *Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu !* Qu'ont-ils fait là ? » hurle sa tante Quamile (*Le Monde*, « Les Albanais du Kosovo témoignent de l'ampleur des massacres », 24/6/99, p. 4) ;
« *Oh là là !* Le luxe ». Jamais Moussé, 20ans, en BEP de mécanique, Mohamed, 18 ans, qui travaille en cuisine, et Deradji, 18 ans, également en BEP de comptabilité n'étaient entrés au bon marché (*Le Monde*, 30/6/99, p. 9).

Précisons encore que quelques emplois de DD se résument en fait à mettre l'interjection entre guillemets, celle-ci constituant – presque – à elle seule le discours rapporté sous la forme d'une nominalisation avec présence quasi systématique de déterminants et / ou de caractérisants :

L'Europe veut du « *oh yeah* » (*idem*, 7/6/99, p. 39)
Un « *oh* » de déception (*idem*, 14/9/98, p. 3)
On pousse des « *ooh-o-o-o-oh-oh* » (*idem*, 21/7/98, p. 25)
Les « *oh* » d'admiration (*idem*, 20/1/98, p. 2)
Les « *oh* » et les « *ah* » (*idem*, 27/5/98, p. 24)
Les « *oh* » ironiques (*idem*, 21/5/98, p. 6)

D'autre part, *Oh* est présent dans le discours assumé par le journaliste soit comme exclamation, soit (21 occ.) dans le cadre dialogique d'une concession (négative et teintée d'ironie) en quelque sorte adressée au lecteur (32 occ.) : l'interjection y est souvent suivie de *certes* et / ou de *mais* qui sont les supports sémantiques de la concession, souvent mais pas toujours comme le montrent les exemples ci-dessous. Nous les avons classés comme interventions *subjectives* qu'il

s'agisse d'une émotion surmarquée ou d'une prise à partie du lecteur dans le cas des concessives. En effet elles sont présentes dans des rubriques où la subjectivité est constitutive du sous-genre scriptural des rubriques considérées : rubriques horizons-débats, chroniques artistiques (livres, films, médias divers), écrivains en personne qui s'expriment :

Oh, le pauvre mois de mai ; *Hé, ho !* C'est quoi, ce trafic ? un infernal pataquès ; *Oh*, le vaillant pioupiou de la France (Fauconnier) ; *Oh* je suis bien tranquille (Céline) ; *Oh* polie l'arrestation (Poirot-Delpech) ; *Oh !* Ce n'était pas samedi, la « manif » des grands jours ; *Oh* ce ne fut pas brillantissime, mais on connaît le jeu des Transalpins ; Merci et bravo pour les Écossais. *Oh*, pas pour le point acquis, non, mais pour la manière ; etc. (exemples tirés pêle-mêle du *Monde*).

Il ressort de ce dépouillement que l'interjection est utilisée selon le schéma canonique consistant à faire de ce morphème l'expression de la subjectivité à visée argumentative mais qu'elle est aussi utilisée comme un morphème phatique, désémantisé et purement intonatif qui *signifie ce qu'il manifeste* (de Cornulier 1978 : 93). Elle y a un statut ambivalent en raison de son insertion dans le discours journalistique même. D'un côté, elle est mentionnée pour faire vrai, pour montrer qu'une parole existe, a été prononcée. Elle est un garant de la vérité informative. Ducrot et Schaeffer disent que l'interjection sert à authentifier la parole : « en les prononçant, on se donne l'air de ne pas pouvoir faire autrement que de les prononcer » (1995 : 607). Disons plutôt qu'elle authentifie l'acte de parole, en lui donnant paradoxalement un tour affecté. Mais son usage dans un cadre plus argumentatif et dialogique est aussi intéressant : le *oh* introduit, avec *certes*, une concession faite à l'objection éventuelle supposée qui pourrait se paraphraser comme : *je sais ce que vous allez me dire, vous pourriez me dire : [X] et vous auriez raison (mais je vais vous démontrer l'inanité de cet argument)*. Avec ce *oh* concessif, on se retrouve avec un cas-limite de discours rapporté fictif, non prononcé, attribué à l'allocutaire pour montrer qu'on se situe sur la même longueur d'ondes que lui puisqu'on connaît et déjoue les réticences qu'il pourrait faire à notre argumentation. La scène énonciative est donc celle du sujet et de sa mise en scène du

discours de l'autre dans un genre de discours qui entend intégrer et montrer sa part dialogique.

D'un autre côté, les articles où apparaissent les *oh* entretiennent un rapport à l'écriture littéraire. Ainsi nous nuancerions l'effet de « conversationalisation » dont parle Tuomarla (citant Fairclough), « procédé qu'utilisent les médias pour créer un effet de reconnaissance et une illusion de familiarité dans les textes de presse » (1999 : 219), qui consiste notamment en la reproduction de « la qualité orale des propos cités dans un texte écrits » (220) au moyen des « particules » énonciatives.

La reproduction des particules énonciatives ou des mots du discours est un des facteurs qui prête un ton oral à un DD. Ils contribuent à créer une image dialogique de la situation d'énonciation originale (p. 221).

Nous avons vu que le caractère dialogique dépassait le cadre du discours rapporté *stricto sensu* et était présent dans le discours du journaliste, ce que dit aussi par ailleurs Tuomarla (qui s'appuie sur des revues françaises comme *Cosmopolitain*, *Télérama*, *Le Point*... mais aussi le journal *Libération*) : « pour certains articles, les journalistes peuvent adopter, pour leur propre compte, un style familier » (221). Dans nos exemples, l'effet d'oralité est intimement lié à l'écriture de cette oralité, à la construction d'un pseudo-oral. Si les interjections et autres particules sont présentes à l'oral et à l'écrit, ce dernier medium choisit avec soin leur contexte d'apparition pour mettre en scène écrite ce discours pseudo-oral. Ce fut notamment le cas avec les propos rapportés (et donc traduits) lors de la Guerre au Kosovo dans nos exemples (cf. « *Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'ont-ils fait là ?* » hurle sa tante Quamile (*Le Monde*, « Les Albanais du Kosovo témoignent de l'ampleur des massacres », 24/6/99, p. 4). La « rhétoricité » des tours évoqués plus haut, qui montre la combinaison de l'interjection avec un terme d'adresse, peut à l'inverse figer et stéréotyper un tour devenant alors terriblement « affecté », « littéraire », comme le montre cet exemple où l'interjection apparaît conjointement à un *passé simple* à l'allure *livresque* (Wilmet 1998) :

Dieu ! Que ce fut lent, long, grand-messe interminable et païenne, peuplée de peuples aussi morts que les temps annoncés ! Heureusement qu'il ne plut pas ! (Le Monde, 11/06/98).

L'effet est donc à double tranchant dans un discours où le rapport au réel et à la vérité est central.

C. Le corpus courriel

Lorsqu'on traite de l'« opposition » oral / écrit aujourd'hui, il est devenu commun de chercher à nuancer la dichotomie non seulement sous l'aspect théorique mais aussi par l'élargissement des champs d'investigation. Ainsi, les technologies modernes sont aussi créatrices de nouveaux types d'écrits et de rapports à l'écrit, comme le montrent ce qu'on appelle les *écrits d'écran*, vaste domaine qui sollicite de plus en plus de chercheurs :

L'écriture navigue aujourd'hui de l'écran au papier et du papier à l'écran. Elle est de plus en plus souvent intégrée à des dispositifs multimédias. Dans cette évolution, l'écrit a changé. Il est aujourd'hui volatil, modifiable, démultiplié. Moins différencié de l'oral, d'un côté, mais de l'autre, de plus en plus visuel, associé aux langages non-verbaux [...] l'écrit se désacralise (Anis 1998 : 7).

Messages et dialogues Minitel, courrier électronique, « chat » et forum de discussion via internet, pages web des sites serveurs, les formes d'écrits d'écran sont elles-mêmes plurielles. Anis (*op. cit.*) analyse les mutations des habitudes scripturales et lectorales à travers une approche des avancées technologiques et s'intéresse notamment aux rapports oral / écrit dans ce cadre. Ainsi il passe en revue la conversation médiatisée par Minitel (en France exclusivement), où les gens sont censément en train de dialoguer par écrit : « de fait la singularité de l'écrit communicationnel télématique est évidemment d'être un hybride entre l'écrit et l'oral » (*op. cit.*, p. 122). Et de poursuivre sur des notions qui nous intéressent :

Une partie des effets d'oralité de l'écrit télématique peut s'expliquer par les séquelles de l'ordre ancien, dans lequel la spontanéité, le

caractère brut, l'affectivité étaient réservés à l'oral. L'écrit n'étant pas utilisé dans des situations de communications immédiate et de contact proche, son registre familier est beaucoup moins développé que celui de l'oral et l'émotion y trouve moins de ressources expressives (p. 123).

Au plan international, c'est la technologie du courrier électronique ou courriel qui s'est imposée. Ce type de communication est une forme de correspondance épistolaire, ancrée dans une pratique écrite fortement codifiée (modèles de lettres-type, formules codifiées pour l'ouverture et la clôture, formules de politesse, etc.) mais qui s'en affranchit. Ce qui a attiré les utilisateurs du courriel, outre la rapidité d'envoi et de réception et son coût limité, c'est précisément la mise en sourdine du caractère protocolaire et de perfection recherché dans la lettre postale classique au profit du style laconique et efficace. Peut-être est-ce aussi parce que progressivement ce n'est plus la lettre qui constitue le modèle de la communication mais une sorte de conversation différée. Cependant, notre analyse corrobore une constatation d'Anis :

la différence de formalisme entre le courrier épistolaire et le courrier électronique nous paraît moins marquée que nos analystes américains le suggèrent. On peut sans doute attribuer une partie de cet écart au poids plus grand de la norme dans la culture francophone (p. 216).

On en a la preuve en examinant la place de l'interjection dans les courriels. Soumis aux critères de brièveté et de rapidité, les courriels ont tendance à les éliminer, malgré le syncrétisme sémantique d'interjections lexicalisées (type *hélas*). Nous avons dépouillé six-cent-quatre-vingt-huit courriels qui nous ont été adressés, de janvier 1998 à janvier 2000 et qui émanaient de 175 « émetteurs » (en ce compris les messages envoyés à l'ensemble de la communauté universitaire par divers services). Ces courriels ont tantôt un caractère professionnel, tantôt un caractère intime. Les formes de discours rapporté que nous avons examinées jusqu'ici y sont très peu représentées, à l'exception de l'un ou l'autre discours directs reproduits et de l'usage automatique, par certains, de la reproduction intégrale du message envoyé en premier précédé de la mention *X wrote*. Nous avons trouvé une trentaine

d'interjections canoniques dans des cadres précis. Tout d'abord, *l'entête* permet d'indiquer, si on le désire, le titre-sujet du message ; nous y avons trouvé des interjections, auxquelles nous adjoindrons également les onomatopées et exclamations suivantes : *Coucou ! Merci ! Champagne ! blabla ; ouf que sera para bien ; catastrophe... évitée. Bravo ! olé olé*. L'expressivité des interjections mais aussi l'« hyper-sémantité » (Siblot 1995) des noms utilisés dans une structure exclamative, les onomatopées, le tout inséré dans une structure d'interpellation différée mettent l'accent sur l'expressivité communicative partagée par les interlocuteurs.

Dans le *corps du texte* fortement influencé par la structure de la lettre, les interjections de notre corpus sont majoritairement le fait précis de deux interlocuteurs (rebaptisés A et B) qui se servent beaucoup du courriel et qui alternent des messages courts d'information immédiate et des messages d'amitiés, plus longs et moins directement centrés sur l'apport d'informations « utilitaires ». Ceux-là mettent en scène leur énonciation sur l'internet et la soignent notamment en usant d'interjections dans des emplois classiques (en ce compris un DD reproduit avec interjection + terme d'adresse) :

Ah que je comprends ton stress (A)
 Ah quand les grands esprits se rencontrent (A)
 Bon, comme je viens d'arriver, j'ai des brols à faire (A)
 Bah, c'est mieux que mon petit [X] que plein de gens prononcent à l'américaine (A)
 Ah que ciao (A)
 Elle a tout de suite reconnu le sigle de la marque ELLE : « C'est comme le magazine *hein* maman ? » (A)
 Bon, le fonctionnement de la machine est rétabli maintenant (B)
 Ma pauvre mémoire ! Elle n'est plus ce qu'elle n'a jamais été, *hélas* ! (B)
Alleluia. Que je suis heureux, chère X, de cette nouvelle (B)
 Mais *dieu*, que c'est triste, les fins de fête ! (B)
 En somme, chère X, tout « baigne », *quoi* (B)

Un seul autre cas a retenu notre attention parce qu'il montre que le courriel est aussi utilisé pour tenir une conversation différée : nous

demandons à une collègue (C) si nous pouvons retarder de quelques jours un envoi par attachement en raison de problèmes personnels. Le message est envoyé et, une heure après, la messagerie est reconsultée et contient la réponse suivante : *ben oui bien sûr*. De même, toujours à cette collègue, nous envoyons un message dont le titre sujet est *Rentrée ?* et elle répond en modifiant le titre-sujet de l'en-tête : *Rentrée ? eh oui...* Cela nous amène à poser l'hypothèse que le locuteur initial suscite en quelque sorte les interjections. Ainsi, revenant à nos propres messages envoyés à A et B, nous nous apercevons qu'ils contiennent aussi des interjections. On se trouve alors sur la même longueur d'ondes du discours, où l'expressivité se met en scène en amont et en aval de la communication.

Pour revenir aux usagers A et B, on assiste là à l'utilisation du courrier électronique comme un médium spécifique, permettant de transmettre des blagues, de rédiger de courts textes ludiques, bref de développer une pratique d'écriture propre, dans un style parlé qui n'est pas sans rappeler une certaine pratique littéraire. Dans ce cas, le courriel n'a pas de but prioritairement utilitaire. Néanmoins, on peut se demander si l'interjection serait généralement bannie de communications purement « utilitaires », malgré la réputation dialogique qu'ont ces morphèmes (cf. Tuomarla *op. cit.*). De quel type de discours le courriel relève-t-il ? s'apparente-t-il davantage à la correspondance épistolaire ou à la conversation téléphonique ? Et quel rôle y joue (ou n'y joue pas en fonction de sa faible fréquence d'apparition) l'interjection ? Les deux sources oral / écrit, correspondance ou conversation, se retrouvent dans notre corpus mais, sauf exception, pas ensemble, comme si le locuteur choisissait l'un ou l'autre genre mais sans les mixer. À nouveau, l'expressivité affectée du locuteur et l'oralisation sont présentes, comme c'était le cas dans les corpus précédemment passés en revue.

Il y a un paradoxe de l'interjection, utilisée de façon codée pour simuler un effet de non-codage : l'effet d'oralité est lié à un effet de réalité et d'expressivité. Les trois corpus envisagés le montrent de façon similaire.

Conclusions

Quand on rapporte un dire, on sait depuis Volochinov qu'on évalue en même temps ce discours. Quelle place accorder à l'interjection *rapportée* ? Pourquoi est-ce qu'on choisit de « rapporter » une interjection ? Pourquoi ne le fait-on pas systématiquement pour tous les énoncés ? À l'écrit, on l'utilise pour surmarquer sa propre énonciation. On peut rencontrer des textes écrits portant beaucoup plus d'interjections qu'un dialogue réel. Une interview ne laissera la place qu'à quelques interjections suivant la transcription qui en est faite et le but poursuivi. On pourrait multiplier les exemples et dès lors se demander comment traiter pertinemment de la question des genres.

Poser la question de l'interjection dans le cadre plus général de la « dichotomie » oral / écrit, c'est rejoindre en fait l'origine devenue doxologique du morphème lié à la fois à la naissance du langage et à l'expression de l'expressivité du sujet parlant (donc son tropisme l'oral) et sa réduction exclamative, attachée au marqueur de ponctuation correspondant, dans le chef de l'écrit. On a beau montrer que l'interjection n'est ni spontanée ni particulièrement expressive (cf. les travaux sur l'interjection et les ponctuants du discours : Vincent 1993, qui montrent la perte expressive des interjections à l'oral ; les approches cognitivistes : Caron-Pargue et Caron (1995), qui étudient les conditions d'apparition des interjections dans des verbalisations spontanées et qui insistent sur le rôle évaluatif et cognitif de ces morphèmes), une approche des contextes favorisant l'apparition de ces morphèmes révèle cependant que ce qui domine les emplois écrits c'est l'équation *écrit = oral surmarqué*, c'est-à-dire *écrit = oral + effet de spontanéité + expressivité + subjectivité*, soit la formule :

$$\text{É} = \text{O} + [\text{/S/} + \text{Ex} + \text{Sub}].$$

Mais la confrontation avec certains usages écrits de l'interjection illustre la « duplicité » de cette formule. La mise en scène (Mi-Sc) voire l'affectation y joue clairement ce rôle. Quel effet produit l'interjection dans des discours écrits rapportés soit sur le mode de l'authenticité soit exprimant la subjectivité du locuteur ? La sincérité

des propos qu'elle accompagne est-elle soumise au doute, et choisirait-on de faire l'économie des interjections ? L'effet de réel de l'interjection tient sur le fil du discours. On pourrait schématiser comme suit la relation de l'écrit mettant en scène l'oral : $[É = (O+/S/+Ex+Sub) \times 1/Mi-Sc]$. Un discours rapporté avec trop d'interjections apparaît comme extrêmement artificiel, voire insincère⁸ parce que la mise en scène augmente en proportion (l'augmentation des interjections surmarquant l'oral $/S/+Ex+Sub$ fait croître $Mi-Sc$), alors que distillées habilement, celles-ci attestent de la sincérité et de la vérité de ce qui est dit.

Il apparaît également que l'interjection permet au locuteur, plutôt que de s'épancher dans une logorrhée, de se positionner dans une interaction, comme si l'interjection permettait de signifier : « je t'adresse la parole et je le fais sur le mode de la spontanéité, de la sincérité, sans mise en scène ». On peut enfin avancer que l'interjection sollicite une réaction similaire de l'interlocuteur auquel elle est adressée. Un discours avec des interjections appelle une réponse avec des interjections, comme tend à le montrer l'alternance très fréquente des tours de parole dans la prose romanesque :

— *Oh !* monsieur, à quel degré pourtant je dois me plaindre de la fortune !

— *Eh bien !*, c'est une injustice ; nous la réparerons, mademoiselle (Sade, *La nouvelle Justine*, p. 243) ;

8 Nous pensons aussi aux discours scientifiques d'où les interjections sont bannies. Nous avons cependant trouvé : « *Las !* Que sont alors devenus les affects ? » mais il s'agit d'un article de Barbéris traitant de l'interjection dans le numéro de *Faits de langue* consacré à l'exclamation (p. 104) donc d'une sorte de contamination de la forme par le fond. Seul hapax dans *La grammaire critique du français* de Marc Wilmet : « *Eh bien !* Le dépouillement de farces, soties et moralités du quinzième siècle [...] montre les affinités... » (1998 : 366). Et certains critiques ont reproché à l'auteur d'être trop présent dans son texte...

- *Dites donc*, maintenant, n'allez pas me casser les os. Il se récria d'une voix gaie :
- *Oh ! par exemple !* n'ayez pas peur ! (Zola, *La bête humaine*, p. 117).

Il faudrait enfin déterminer avec précision quels sont les contextes de production du discours (mêlant donc expressivité de soi + interaction) où la sincérité se met en scène sous cette facette et quels sont les endroits où elle serait par contre dévalorisée en usant de cette stratégie discursive, en regard notamment du thème de l'énonciation, de l'époque où elle est produite, du médium utilisé, de l'attitude consacrée face à l'événement qui suscite le discours (par exemple, dans un enterrement, un discours prononcé par un proche sera-t-il exempt ou au contraire regorgera-t-il d'interjections ? Il semble que, contrairement à Bossuet, la prose de l'éloge funèbre contemporain ne réserve guère de place à une expressivité interjective mais ce n'est qu'une hypothèse intuitive).

C'est sur ces articulations que nous entendons poursuivre notre recherche.

BIBLIOGRAPHIE

- Anis J. 1998, *Texte et ordinateur. L'écriture réinventée ?* Paris / Bruxelles : De Boeck Université.
- Bakhtine M / Volochinov, 1929 ; trad. fr. 1977, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Paris : Le Seuil.
- Barbérís J. M. 1995, « L'interjection : de l'affect à la parade, et retour », dans *Faits de Langues* 6, 1995, 93-104.
- Caron-Pargue J. et Caron J. 1995, « La fonction cognitive des interjections », *Faits de langue* 6, 111-120.
- Bres J. 1995, « *Hou ! Haa ! Yrrââ* : Interjection, exclamation, actualisation », dans *Faits de Langues* 6, 81-91.
- Cornulier B. de 1978, « L'incise, la classe des verbes parenthétiques et le signe mimique » dans *Cahier de linguistique* 8, Presse de l'université du Québec, 53-95.

- Damourette J. et Pichon É.
1911-1930, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la Langue Française*, Paris : D'Artrey, tome 2.
- Faits de Langues* 6 1995, numéro consacré à l'exclamation, Paris : P.U.F.
- Jaubert A. 2000, « Discours rapporté, énonciation, point de vue. Le problème du clivage », *Scolia* 13, Publications de l'Université Marc Bloch – Strasbourg 2, 83-97.
- Kerbrat-Orecchioni C.
1990, *Les interactions verbales*, tome 1, Paris : Armand Colin.
- Joly A. (éd.) 1979, *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Lille : Presses Universitaires.
- Livet C. 1859, *La grammaire française et les grammairiens du XVI^e siècle*, Paris : Didier.
- Maingueneau D. 1981, *Approches de l'énonciation en linguistique française*, Paris : Hachette.
- Maingueneau D. 1986, « Le langage en suspens », *DRLAV* 34-35, 77-94.
- Maingueneau D. 1998, *Analyser les textes de communication*, Paris : Dunod.
- Mellet S. et Vuillaume M. (éds)
2000, *Le style indirect libre et ses contextes*, *Cahier Chronos* 5.
- Rosier L. 1995, « L'interjection, partie honteuse du discours », *Scolia* 3, 51-64.
- Rosier L. 1998, *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Louvain-la-Neuve : Duculot.
- Rosier L. 2000, « L'interjection : quelques problèmes posés aux guillaumiens », à paraître dans Carvalho, P. (de), Quayle, N., Rosier, L. et Soutet, O. (éds), *La psychomécanique aujourd'hui, Actes du VIII^e colloque internationale de psychomécanique du langage*, Paris : Champion.
- Sarfati G. É. 1997, *Éléments d'analyse du discours*, Paris : Nathan.
- Siblot P. 1995, « Du sens dans les formes exclamatives », dans *Faits de Langues* 6, 163-170.
- Swiatkowska M. 1979, « Quelques considérations sur la nature de l'interjection », *Zeszyty Naukowe uj*, Pr. Jez, Z. 63.
- Swiatkowska M. 1986, « Contribution à l'étude sémantique des interjections en français moderne. Essai de méthodologie », *Zeszyty Naukowe uj*, Pr. Jez, Z. 82.

- Swiatkowska M. 1997, « Particula interiecta : quelques observations sur l'approche cognitive de ce mot-phrase rebelle », *Actes du colloque Langage et cognition*, novembre 1997.
- Tuomarla U. 1999, « Le discours direct dans la presse écrite : un lieu d'oralisation de l'écrit », *Faits de Langues* 13, 219-229.
- Vassileva A. 1994, « Vers un traitement modal de l'interjection », *Studi italiani di linguistica teorica ed applicata*, vol. 23/1, 103-110.
- Vuillaume M. 2000, « La signalisation du style indirect libre » dans *Cahiers Chronos* 5, 107-130.
- Vincent D. 1993, *Les ponctuants de la langue et autres mots du discours*, Québec : Nuit Blanche éd.
- Wilmet M. 1998, *Grammaire critique du français. 2^e édition*, Paris / Louvain-la-Neuve : Hachette / Duculot.
- Zerling J. P. 1995, « Onomatopées et interjections en français. Petit lexique phonétique à l'usage des étudiants étrangers », *Travaux de l'Institut de phonétique de Strasbourg* 25, 95-109.